

Publié en avril 2020 par :

Atramenta

Tampere, FINLANDE

www.atramenta.net

ISBN : 978-952-340-646-9

Imprimé en France
Imprimeur certifié Imprim'Vert

© 2020 Catherine Mahaut
Tous droits réservés

Catherine Mahaut

NOS AMOURS SACRILÈGES

Tome 2

Roman

Atramenta

CHAPITRE I

Notre Allemand semblait vouloir devenir un membre de la famille. À part entière.

Tous les soirs, François allait le chercher à l'heure du dîner ; si bien que Dieter voulut donner de l'argent à notre mère, ce qu'elle refusa avec grandeur :

— Il n'en est pas question, voyons ! fit-elle en repoussant les billets qu'il lui tendait. Vous êtes notre invité...

— Mais je ne peux pas m'asseoir tous les jours à votre table, sans, au moins, vous dédommager, n'est-ce pas ?

— Ne vous inquiétez pas, répondit-elle avec un sourire débordant d'hospitalité. Philippe nous inonde littéralement de tout ce que produisent ses fermes. N'ayez aucun remords. Vous ne nous priverez de rien.

L'officier, comme chaque fois qu'il entendait le nom de mon parrain, fronça les sourcils.

— Je vous remercie, mais je ne peux pas accepter, répondit-il.

Il posa les marks qu'elle avait refusé de toucher sur la table, et récita :

— Les dix commandements du soldat allemand disent – entre autres – que des vivres ou des services de la part de la population civile ne peuvent être acceptés que par un officier – et contre remboursement.

— Monsieur Haffner, dit ma mère avec un soupir excédé qui semblait venir du fond des âges, soyez gentil : donnez-moi, au moins, des francs français, si toutefois vous y tenez vraiment... Que voulez-vous que je fasse de ça ? demanda-t-elle en désignant d'un coup de menton la monnaie du troisième Reich. Je n'oserais jamais la sortir de mon escarcelle devant les gens, ni, à fortiori, devant un employé de banque.

Notre Allemand rangea les billets dans sa poche.

— Comme vous voudrez, fit-il. Je vous apporterai des francs bien français demain matin. Si, si, insista-t-il. J'y tiens absolument : les bons comptes font les bons ennemis !

Ce jeu de mots le plongea dans une sorte d'extase. Il se mit à rire comme s'il ne devait jamais plus retrouver son sérieux. Il semblait très fier de lui !

*

**

Les samedis se succédaient ; en passant au château, je tins Philippe au courant des événements.

— L'Allemand dîne avec vous ? Tant mieux, Lisa ! Apprivoisez-le ; soyez aimables avec lui. Il remarquera d'autant moins tes allées et venues, les lettres qui arrivent de Paris, et Marie s'habitue à sa présence. Et surtout, faites-le boire ! Un bon nazi est un nazi qui dort ! dit-il riant.

En voyant mon expression, il sursauta :

— Qu'y a-t-il ?

— Je suis morte d'inquiétude. Philippe, notre officier n'est pas le genre d'homme que l'on peut mener en bateau, qui se laissera aveugler par un peu de confort. Il voit tout. Il devine tout. Il y a des intuitions effrayantes. Nous avons eu quelques conversations, et...

— Je sais. Ta maman m'en a parlé.

— Ah ? fis-je. Et je me suis aperçue qu'il ne se laissera pas bernier. Par moments, je ne le comprends pas du tout. Ainsi, il joue avec

François, et semble lui être très attaché. Il a l'air humain... Mais derrière cette façade se cache un vrai soldat, qui dit qu'il « obéira aux ordres », et ce, quoiqu'il arrive.

Philippe haussa les sourcils.

– Il a dit cela ?

– Oui... gémis-je.

Mon parrain accueillit cette nouvelle avec circonspection.

– Bah, dit-il. Peut-être veut-il se mettre en valeur à tes yeux, passer pour un « homme ». Un vrai représentant du sexe fort. Pauvre garçon ! Rien ne prouve que, le moment venu, il se pliera aux injonctions reçues. Ce que l'on dit est parfois à mille lieues de ce que l'on fait. Et n'oublie pas que si, de votre côté, vous avez peur de lui, il a peut-être peur de vous.

– Lui ?

Je ricanai.

– Il n'a pas l'air terrorisé, tu sais.

– Peut-être l'est-il, malgré tout. Des Allemands se font tuer tous les jours : les résistants leur tirent dessus, en pleine rue. À sa place, je ne serais pas à l'aise. Et certaines fillettes aux allures innocentes, comme toi, ont été capables de régler leur compte à plusieurs patrouilles... Il tremble, ton bel officier, dit Philippe avec un fin sourire. Comme le font, aussi, les Allemands qui logent au château. Ils se donnent des airs de conquérants, de beaux mâles, guerriers et virils. Mais ils sursautent un peu trop souvent, s'impatientent quand le courrier n'arrive pas, trépignent s'ils n'ont pas de nouvelles de leur femme et de leurs gosses. Puis ils se mettent fièrement au garde-à-vous, tendent le bras et chantent, et boivent pour oublier. Si tu savais avec quel enthousiasme ils pillent ma cave ! dit-il en riant. Je me demande si j'aurai de quoi les abreuver jusqu'à la libération !

– Et puis, ajoutai-je, il fronce les sourcils en entendant prononcer ton nom.

– Mon nom ?

– Oui.

— En quoi puis-je lui sembler étrange ?

— Je n'en sais rien.

— Nous sommes amis. Je vous aide. Quoi de plus normal ? fit-il en me caressant la joue.

— Bien sûr...

— Qu'a-t-il bien pu imaginer ? demanda Philippe, les yeux perdus au loin.

— Je ne sais pas.

— Bah ! Cela n'a pas d'importance. Qu'il pense ce que bon lui semblera ! Nous n'en avons cure, n'est-ce pas, ma chérie ? Viens à la cuisine ; le colis de Sarah est prêt.

Devant le paquet qui rassemblait des biscuits, des gâteaux, des confitures, je remerciai mon parrain, puis lui demandai des nouvelles de son fils.

— Comment va Guillaume ?

— Bien. Aussi bien que sa mystérieuse maladie le lui permet. Il fait des progrès minuscules, mais il en fait. Nous avons encore consulté un grand psychiatre la semaine dernière...

Il soupira.

— Il nous a dit que la seule solution envisageable était l'internement. Tu te rends compte ! Sybille, qui est toujours imperturbable quoiqu'il arrive, a failli perdre son sang-froid et le jeter dehors ! Je crois que tous les médecins se sentent désarmés devant l'état de Guillaume, mais ils préféreraient se laisser couper en petits morceaux plutôt que de l'avouer. Ils arrivent, précédés de titres pompeux ; ils prennent des airs importants, vous regardent par-dessus leurs lunettes pour vous faire sentir le poids de votre ignorance... Puis ils proposent, sans rire, le « seul remède raisonnable » : la camisole de force. Merci, docteur !

— Souviens-toi des médecins qui professaient à l'époque de Molière. Ils pataugeaient, ils cafouillaient pour soigner les tuberculeux, mais ne voulaient pas admettre qu'ils en étaient incapables. Et ils faisaient pire que mieux.

– C’est exactement ce qui arriverait si je suivais leurs bons conseils ! Depuis sa prime enfance, ils me répètent sur toutes les notes de la gamme de le confier à des spécialistes ; autrement dit, de m’en débarrasser. J’ai espéré qu’en le mettant en classe au village, les choses s’arrangeraient, qu’il copierait les autres enfants, et qu’en voulant les imiter, s’intégrer à leurs jeux, il se calmerait. La directrice de ton école a accepté de l’y inscrire.

– Je ne le savais pas.

– Si, si. Tu étais petite, sans doute ne t’en souviens-tu pas. Il a failli mettre le feu aux bâtiments, éborgner son institutrice avec une paire de ciseaux... Il hurlait, piquait des colères dont les origines échappaient à tout le monde, se roulait par terre, renversait les bancs. Malgré tout, mademoiselle Grangier faisait preuve d’une patience qui touchait à la sainteté, acceptant les cris, les injures de Guillaume qui, s’il se fâchait hors de son foyer, se métamorphosait en véritable entreprise de démolitions. Elle laissa même Sybille l’accompagner en classe, passer des journées entières auprès de lui, jouer le rôle d’État-tampon, et servir de paravent quand naissaient ses crises de rage. Du reste, il fallait être deux pour le maîtriser dans ces moments-là, et ma femme prêtait main-forte au professeur. C’est nous qui avons fini par comprendre que notre fils ne progresserait pas, qu’il était dangereux de continuer l’expérience, et lui avons offert un précepteur ; bien grand mot, il est vrai, pour désigner quelqu’un qui faisait office de surveillant. Mademoiselle Grangier a vraiment fait tout ce qu’elle pouvait. Sybille lui en saura gré jusqu’à son dernier jour. Elle m’a d’ailleurs donné l’ordre de la ravitailler, elle aussi.

J’étais sidérée. Je racontai à Philippe quelle avait été l’attitude de cette même directrice envers Sarah.

– C’est incroyable, dis-je. On dirait que tu ne me parles pas de la même personne.

– Il faut dire qu’elle aimait beaucoup Guillaume.

– Et qu’elle déteste les Juifs...

– Ce n'est pas parce que Sarah est juive qu'elle ne l'aimait pas. Je sais que toi, tu l'apprécies beaucoup, mais il faut reconnaître qu'elle n'est pas très attachante, cette petite.

Je voulais protester.

– Attends, attends... Il faut bien admettre qu'elle toise tout le monde du haut de sa grandeur, qu'elle lit pendant les récréations, qu'elle se coupe du monde de l'enfance. Elle a dû paraître hautaine, dédaigneuse. Elle déplaît, aussi, aux religieuses.

– Et à ta sœur...

– Oui. C'est dommage, mais c'est la vérité. Mademoiselle Grangier a toujours été méprisée : par les garçons, parce qu'elle n'est pas jolie ; par ses collègues et sa famille, dès qu'elle eut coiffé Sainte Catherine. Alors, les gens fiers l'horripilent. Mais que Sybille, qui est, ne l'oublions pas, Madame la Comtesse, lui dise, les larmes aux yeux : « Je vous considère, vraiment, comme une amie... » Et la voilà transportée au septième ciel ! Quant à Guillaume, ce pauvre chéri... Enfant, il était tout le contraire d'un être imbu de sa personne. Affectueux. Dénué de toute malice. En arrivant dans la cour, il sautait au cou de la vieille demoiselle, lui disait : « Toi, je t'aime bien ! T'es belle ! » en l'embrassant.

– Ce que l'on n'a pas dû lui dire – ni lui faire – très souvent ! fis-je en riant.

– En effet, dit Philippe. Sans vouloir être aussi cruellement réaliste, il est évident qu'elle a manqué d'affection, d'égards, de reconnaissance. Elle est à plaindre, au fond.

– Je ne trouve pas.

– Ah ?

– À propos de Marie, elle m'a dit qu'elle ne voulait pas avoir de problèmes avec « eux ». Pour moi, elle est classée – ou plutôt déclassée – à tout jamais. En prenant Guillaume dans son école, elle ne courait aucun risque. Elle avait tout à gagner et rien à perdre en recueillant des éloges de Sybille. Mais à présent qu'est venue l'adversité, elle a choisi le camp des lâches.

– C’est une pauvre fille, tu sais, dit Philippe. Elle parvient, quelquefois, à trouver des mots réconfortants. Elle nous disait : « Guillaume n’a-t-il pas, au fond, plus de chance que bien d’autres enfants ? Vous êtes les meilleurs parents qui soient... »

– C’est vrai, dis-je.

Mon parrain m’embrassa, puis ses mains se lovèrent comme une coupe autour de mon visage.

– Et toi, dit-il, tu es la plus adorable jeune fille de France ; tu es mon rayon de soleil. Si seulement je pouvais t’offrir tout le bonheur que tu mérites...

– Commençons tout de suite ! dis-je en retrouvant un semblant de gaieté. Demande à ta sœur d’être une vraie sœur : et d’aimer Sarah comme elle-même.

Philippe acquiesça, sans trop y croire :

– Bien, Lisa. Mais ce ne sera pas facile.

*

**

C’est la supérieure en personne qui m’ouvrit la porte de chêne ce jour-là.

– Alors ? demandai-je, sans même prendre le temps de la saluer.

Elle écarta les bras, dans un geste d’impuissance.

– Elle a encore maigri, cette semaine. Elle dépérit, se laisse aller, glisser sur une pente sans que nos efforts ne puissent la retenir. Elle dit qu’elle veut s’en aller et vivre sur une île déserte, comme Robinson Crusoé, avec son papa, sa maman, vous, et sa poupée ! J’ai l’impression qu’elle devient folle.

– Il y a de quoi, répondis-je.

– Toujours pas de nouvelles ?

– Non. Ils n’écrivent pas.

Résignée, je rejoignis la cour où les enfants s’ébattaient, lançaient des cris aigus d’oiseaux affamés. Je savais déjà que Sarah, à la seconde où elle se jetterait dans mes bras, demanderait :

– Alors ? T’as une lettre ?

Et que, la mort dans l’âme, je devrais répondre par la négative, et chercher à la rassurer : mais non, ses parents ne l’oubliaient pas ; j’étais sûre qu’ils ne pensaient qu’à elle... Mais les lettres devaient venir d’Allemagne, et c’était loin : il fallait être patiente...

– Ils vivent peut-être dans un village isolé, et qu’aucun service de poste n’y fonctionne, dis-je, sans trop y croire.

Les yeux de la petite devinrent flous, ses gestes mous ; elle se balançait de droite à gauche sur le banc que nous occupions, en serrant « Lisa » contre elle. Elle se contenait à grand-peine pour ne pas pleurer. Elle ne déballa même pas son colis.

– Il faut que tu manges, ma puce, lui dis-je, pour être en forme quand papa et maman rentreront.

– Pas faim, murmura-t-elle.

Elle avait le visage anguleux, les yeux cernés, les joues creuses, et je sentis, en glissant mon bras le long de son dos, saillir ses omoplates à travers son manteau.

Elle ajouta :

– Si j’ai plus personne, j’aime mieux ne plus rien manger du tout. Comme ça, je serai morte, pour du vrai, et je dormirai, et je ne penserai plus à rien.

– Écoute. Je vais passer chez la voisine. Peut-être a-t-elle reçu des nouvelles ce matin ?

– Tu veux bien ?

– Oui. J’y vais tout de suite. Je reviens en courant. À tout à l’heure !

Elle sourit, me fit « au revoir » de la main.

Je m’absentai une petite demi-heure ; je n’allai pas chez la voisine. Je rentrai chez moi, pris une feuille de mauvais papier jauni, une enveloppe où je collai un timbre français, mais je savais que la petite ne le remarquerait pas. Je trempai ma plume dans l’encrier et cherchai l’inspiration de ce pieux mensonge. Je travestis mon écriture, que l’enfant connaissait bien. Au retour, j’expliquai en deux mots à

Soeur Agnès que j'avais mis au point un stratagème pour que Sarah garde l'espoir. Et mange...

Dans la cour, je brandis triomphalement la missive, en essayant de sourire.

– Quelle chance, ma puce ! Tes parents ont écrit !

Sarah déchira l'enveloppe d'une main tremblante, puis elle me tendit la feuille.

– Lis-la-moi, demanda-t-elle. Moi, je n'ai pas le courage.

Au-dessus de la page, nos têtes se penchèrent, se rejoignirent ; nos cheveux s'emmêlèrent. Et je récitai le texte que je connaissais par cœur.

Ma petite chérie,

Nous avons (enfin !) obtenu la permission d'écrire à nos familles.

Nous travaillons au Nord de l'Allemagne, dans une ferme. Les paysans qui nous hébergent sont très gentils. Nous pensons sans cesse à toi et espérons que la voisine t'a gâtée, depuis notre départ. Si nous avons dû te confier à elle, c'est parce que les policiers qui sont venus nous chercher ne pouvaient pas emmener les enfants.

Il faut que tu restes en France, parce nous n'avons pas le droit de garder une petite fille ici.

Prends patience ; la guerre sera bientôt finie, et nous nous reverrons !

Nous t'envoyons mille gros baisers. Nous te ferons parvenir un cadeau la semaine prochaine.

Papa et maman qui t'adorent.

Sarah m'embrassa, me serrant à m'étouffer. Nous rédigeâmes ensemble une réponse, que je lui promis de poster, où elle expliquait à ses parents le cours des événements, et leur donnait sa nouvelle adresse.

Elle était transfigurée... Et elle mangea bien ce soir-là. Elle parla même aux autres petites pensionnaires.

Marie reçut, un matin, une lettre de Paris qui était jointe à une autre enveloppe, où s'inscrivait le nom de *Dieter Haffner*. Notre officier étant déjà parti, elle la lui apporta en fin d'après-midi. Elle redescendit l'escalier troublée, presque émue. Je supposai que notre Allemand avait encore formulé une des remarques empreintes de mystère, entachée de double-sens dont il avait le secret.

– Qu'y a-t-il ? demandai-je. T'a-t-il encore interrogée ?

– Non, non, répondit-elle, mais il vient de me demander pourquoi nous n'essayons pas de l' « éliminer »...

– Mais... Parce que nous sommes des gens normaux, voilà tout.

Mon amie ferma la porte du salon.

– Seigneur, dit-elle, contaminée par nos habitudes catholiques, il m'énerve à un point que tu n'imagines pas. Je déteste l'humour noir. Et lui, il faut toujours qu'il plaisante, qu'il fasse passer pour amusantes des situations tragiques. Il me donne des frissons. Ton père a raison : c'est un sale gamin !

– Pas si gamin que ça, dis-je. Philippe prétend que nous ne le connaissons pas encore, et qu'il a peut-être peur de nous. Que ses mots d'esprit, sa belle détermination ne sont que fanfaronnades.

– C'est possible, dit Marie, en se remémorant leur conversation. Mais il devrait comprendre que l'heure n'est pas au rire, qu'il est puéril et de très mauvais goût de vouloir faire le fou, quand la mort rôde autour de nous, comme un vautour qui plane au-dessus de ses proies, attendant le moment de fondre sur celle qui rendra son dernier souffle. À propos, il m'a demandé de te dire qu'il t'attendait ce soir : même si nous avons du charbon, à présent, il trouve tellement agréable de se blottir contre une bouillotte qu'il en veut une, hiver comme été, jusqu'à la fin de la guerre. Et il veut que tu la lui apportes, en personne, sur un plateau d'argent. Sinon, il en référera à la Kommandantur.

Elle soupira.

– Et il espérait peut-être que j’allais me tenir les côtes en écoutant ses babillages. Dieu, ce que ces Allemands peuvent être stupides ! Enfin, voilà : tu connais les ordres.

– Très bien, dis-je.

– Tu iras ?

– Oui. J’irai.

Marie changea d’expression ; elle me regarda avec, au bord des lèvres, un sourire voilé de tristesse, puis baissa les yeux.

– Fais attention, dit-elle. Il ne faut pas qu’il tombe amoureux de toi.

– De moi ? dis-je d’un ton insouciant.

– Oui. De toi. Lisa... Nous marchons sur un fil.

Elle parla alors très bas :

– Si jamais il apprend qui je suis, il te fera payer très cher le rôle que tu auras joué : celui d’une séductrice, qui lui apparaîtra comme une comédie sinistre. Il pensera que tu t’es bien payé sa tête. Il sera fou furieux, et il t’arrêtera avec moi. Et je ne me le pardonnerai jamais : si je tombe, je ne veux entraîner personne dans ma chute. Et surtout pas toi ! Ou bien...

– Quoi ?

– Il fera du chantage. Il ne te laissera pas d’autre alternative que celle de subir sa loi. Celle du plus fort. Celle de l’homme qui exerce son pouvoir de mâle sur une jolie femme qu’il désire : il t’obligera à... Enfin, tu comprends ce que je veux dire.

Je comprenais.

– Ne t’inquiète pas, dis-je à Marie. Tu as des papiers, et tous les soirs, je rappelle à François de garder le secret. Il ne découvrira rien !

– Je l’espère Lisa. Je l’espère...

Mon amie s’empara de son courrier sans impatience, comme si elle savait que la feuille qu’elle déplierait attiserait son chagrin. Elle tourna en rond toute la journée, n’ayant de goût à rien, ne trouvant pas même d’inspiration pour dessiner.

Quand vint le soir et que je m'apprêtais à rejoindre Dieter, sa bouillotte posée sur un plateau, Louise, en me voyant passer, se tamponna la tempe de l'index.

– Saint Glé, Patron des fous, priez pour nous ! dit-elle. C'est pour quand, l'entonnoir sur la tête ?

*
**

Dieter m'ouvrit la porte et parut décontenancé ; il ne s'attendait pas à ce que je le prenne au mot.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

– Vous voyez bien : une bouillotte sur un plateau d'arg...

– Êtes-vous folle ?

– Non. Enfin, je ne crois pas. J'obéis aux ordres. Je suis votre bon exemple.

– Il ne faut pas obéir à n'importe quel ordre. Celui-ci n'était pas raisonnable. Laissez donc ce plateau, et venez vous asseoir. Et faites-moi un brin de causette. Parce que je vous le *demande...* sans plus.

*
**

La neige tombait en gros flocons épais, qui se posaient sur le sol avec une douceur d'ouate molle, le couvrant d'une nappe glacée qui crissait sous mes pas. Les branches des arbres ployaient, écrasées par une lourde couverture blanche. Le ciel avait revêtu une robe d'un bleu trop pâle, éclairée de rayons blafards. L'air était piquant. Il me rongeaient les oreilles et le bout du nez. Les pieds blottis dans de superbes bottes de cuir offertes par Philippe, une main cachée dans la poche de mon long manteau de laine, posée sur une lettre, l'autre, tenant mon sac en bandoulière, et un colis sous le bras, je hâtais le pas.

Le toit du couvent se découpa enfin à l'horizon.

Je me félicitais d'avoir trouvé un stratagème qui permît à Sarah de retrouver le goût de vivre. Elle reprenait du poids. Elle me narrait des anecdotes, riait en racontant que la « sœur du premier jour » s'était étalée en glissant sur une plaque de verglas, et, quelquefois, oubliait Lisa au dortoir. J'en étais heureuse.

La sœur supérieure s'inquiétait, répétait :

– Que diront ses parents quand ils reviendront ? Ne seront-ils pas blessés que nous ayons menti à la petite ?

– Nous leur dirons que nous avons paré au plus pressé...

Et je rectifiais, en pensée :

– Que diront ses parents... *s'ils reviennent* ?

Cet après-midi-là, une fois encore, Sarah déchira fébrilement l'enveloppe que je lui tendais. Nous nous penchâmes sur le papier de qualité médiocre : j'avais poussé le souci de vraisemblance jusqu'à prétendre que les Allemands forçaient les prisonniers à utiliser ces feuilles d'un vilain jaune, qui étaient « réglementaires ». Le texte était banal, comme celui de toutes les missives qui s'appuient sur le quotidien.

Ma petite Sarah,

Nous avons été tellement heureux de recevoir de tes nouvelles ! Nous allons bien. Nous espérons qu'il ne fait pas trop froid en France. Les sœurs qui t'hébergent sont sûrement très gentilles.

Sois bien sage, ma chérie, et travaille bien en classe, pour être classée première, comme avant la guerre !

Sans doute ne serons-nous pas rentrés pour Noël, mais nous te ferons parvenir un très beau cadeau.

Remets notre bonjour à mademoiselle Lisa !

Millions de baisers de papa et maman.

Après avoir lu, la petite fille me dit fièrement :

— J'ai une amie, maintenant. Elle s'appelle Thérèse. Elle est pensionnaire, elle aussi.

Je savais qu'il y avait quelques externes, mais elles étaient l'exception.

La petite continua :

— Nous sommes dans le même dortoir. Elle partage son colis avec moi, et moi je partage le mien avec elle. C'est pour cela qu'on est devenues de « vraies amies ».

Je la félicitai.

— Je suis heureuse pour toi, ma puce. J'étais inquiète à l'idée de te savoir isolée, perdue comme une âme en peine toute la semaine, entre deux visites. C'est une bonne nouvelle.

Sarah déballait le paquet que je lui avais apporté. Une fois de plus, je me demandai où Philippe dénichait toutes les merveilles qui s'étaient sous nos yeux.

La petite lut l'étiquette collée sur un pot de confiture :

— C'est ma préférée, dit-elle. Celle aux prunes. Et, depuis la semaine dernière, toute ma table m'aime bien.

— Ta table ? demandai-je, un peu surprise.

— Je veux dire : les autres filles qui s'assoient à la même table que la mienne. Le matin, comme les sœurs nous donnent seulement des tartines, moi je les laisse prendre de la confiture dans mes pots. Alors, elles sont contentes.

— C'est gentil, ma puce.

— Quand papa et maman seront là, reprit-elle, j'inviterai Thérèse à la maison. On jouera ensemble.

Elle sourit à cette perspective. L'éloignement de ses parents ne l'obsédait plus autant depuis qu'elle s'était liée à une autre petite fille. Elle semblait s'habituer à leur absence, pouvoir se contenter de les lire une fois par semaine. Mais les fêtes approchaient ; et, dans tous les foyers qui comptabilisaient des disparus, elles seraient vécues dans la tristesse. Sarah, elle aussi, voyait se profiler la fin de l'année le cœur lourd. Elle balança ses pieds sous le banc, et les

regarda avec une attention suspecte, avant de dire, sans oser lever les yeux sur moi :

– Thérèse, elle a de la chance...

– Pourquoi dis-tu cela ? demandai-je, bien que je connusse très bien la réponse à cette question. Si elle est pensionnaire, elle aussi, je ne vois pas ce qui...

– Mais elle, elle va bientôt rentrer à sa maison, pour Noël.

Je la rassurai un peu trop vite :

– Ne t'inquiète pas. Nous aussi, nous ferons quelque chose d'amusant.

Devant le visage illuminé qui, déjà, demandait à savoir, je dis : « C'est une surprise ! », en riant.

Et je me demandai ce que j'allais bien pouvoir imaginer pour la « surprendre » ! Que serait ce Noël de l'an de grâce (ou de disgrâce ?) 1942 ? Les pensées les plus folles se bousculaient dans mon esprit. Dieter aurait-il une permission ? Sinon, je ne pourrais pas inviter « ma puce ». Mais... mes parents accepteraient-ils de l'héberger quelques jours ? Et, d'abord, Sœur Agnès la laisserait-elle quitter le couvent ? Et Jean-Pierre ? Que dirait sa mère si, conviée à réveillonner chez elle, je débarquais avec une petite Juive entrelacée dans mes cadeaux ? Je serais forcée, alors, de la mettre dans la confidence, ce que Philippe ne souhaitait pas. Ou présenterais-je l'enfant comme une orpheline ?

J'imaginai une table à rallonge, où se côtoieraient ma famille, Jean-Pierre et sa mère, Sarah et – peut-être – Dieter... Impensable. Quoique... Que naîtrait-il de cette rencontre ? Une mini-guerre dans un mini-monde, ou une trêve autour du sapin ?

Une chose est sûre, me dis-je, Sarah aura droit à de vraies fêtes, et tant pis pour les risques encourus !

Pour la première fois, l'enfant ne pleura pas au moment où je la quittai, mais appela son amie. Je vis une petite fille pâlotte, aux cheveux châtain roulés en macarons, et vêtue d'un uniforme trop grand pour elle, s'approcher à pas menus. Elle me salua timidement, d'une

voix douce. Elle obéissait à des consignes de politesse très strictes, attendant que je l'interroge pour oser parler, disant sans cesse « s'il vous plaît » et « merci ». Malgré son accoutrement, elle était jolie. Elle avait un sourire sincère, des yeux rieurs, et je vis qu'elle aimait Sarah. Cette dernière lui tendit un sucre d'orge, en déballa un pour elle, et elles se lancèrent dans une conversation dont je fus très vite exclue. J'en ressentis un grand soulagement, et pris congé des enfants.

– Au revoir, Thérèse.

– Au revoir, mademoiselle.

Elle fit une sorte de demi-révérence, et un signe de la main.

– À la semaine prochaine, Gabrielle.

Sarah ne réagit pas.

– Gabrielle... répétai-je.

– Ah ! Oui, c'est vrai... dit Sarah avec un léger sursaut. Au revoir, mademoiselle Lisa.

Nous nous embrassâmes. Je tremblais déjà.

Et, sur le chemin du retour, ma joie de savoir ma puce désormais entourée s'éteignit pour laisser le champ libre à la peur.

J'avais atrocement froid. Et mes pieds, douloureusement engourdis, faisaient gémir la neige ; cette plainte devenue mienne me semblait souffler avec le vent glacé, au rythme de mes pas : « Sarah parlera. Elle se livrera à Thérèse... »

*

**

Jean-Pierre aurait dû dîner avec nous ce soir-là. « Aurait dû... », car nous nous disputâmes, et il rentra chez lui furieux !

Tout commença par une malheureuse coïncidence : Dieter rentra à la maison en même temps que nous. Sur le seuil, il salua gentiment mon fiancé d'un : « Bonsoir, monsieur ! »

Mais il n'obtint pas de réponse.

– Quel temps ! reprit-il comme tous ceux qui ne savent que dire. Il fait aussi froid qu'en Allemagne, ce soir. Les hivers français ne sont pas aussi doux qu'ils en ont l'air. J'ai le bout du nez gelé.

Jean-Pierre regarda ailleurs.

Alors, je vis une lueur moqueuse s'allumer dans les yeux de Dieter. C'est de sa voix trop grave des mauvais jours qu'il susurra :

– Bonsoir, Lisa.

Puis il s'effaça pour me laisser passer devant lui. Et, l'espace d'une seconde, sa main se posa sur mon dos, devant un Jean-Pierre qui virait à l'écarlate.

Mes parents étaient au salon. Tous, nous y entrâmes, et, tout de suite, refermâmes la porte pour garder prisonnière la chaleur du feu.

– Ah ! Les tourtereaux ! dit mon père. Venez vite vous réchauffer. Il servit à boire à Jean-Pierre.

Dieter me présenta son paquet de cigarettes d'un geste souple, presque négligé, comme si j'étais une amie de longue date, que nous eussions des habitudes de vieux couple... et comme s'il me mettait au défi d'accepter son offrande, devant toute la famille et mon fiancé réunis.

Tout le monde me regarda, alors. Louise elle-même leva les yeux de sa broderie. Jean-Pierre me fixa d'un air courroucé, m'intimant en silence de refuser de fraterniser avec l'ennemi.

Mais je pris la cigarette, en enflamai l'extrémité dont la lueur d'un rouge éclatant fit briller les yeux de notre officier, éclairant son sourire victorieux et narquois.

– Merci, monsieur, dis-je. Quel hiver ! ajoutai-je, animée du seul souci de rompre le silence. Dès que le soir tombe, il fait glacial.

Personne ne répondit. Jean-Pierre vida son verre d'un trait.

– Votre manteau vous va à ravir, dit notre Allemand, tandis que j'allais ranger mon vêtement dans la penderie.

Puis il se tourna vers l'assemblée :

— La femme française est d'ailleurs un modèle d'élégance, même par ces températures peu clémentes. La Wehrmacht ne tarit pas d'éloges à son sujet.

Je souris à Dieter. Jean-Pierre intercepta au vol ce crime de lèse-majesté.

— Tous comptes faits, dit-il, je vais rentrer.

— Ne deviez-vous pas dîner avec nous ? s'enquit ma mère.

— Si ! dit Jean-Pierre, comme on crie « Feu ! » à un peloton d'exécution. Mais je ne me sens pas bien.

— La migraine, peut-être ? demanda l'ennemi.

— C'est dommage, enchaîna Louise. Philippe nous a apporté une gigue de cerf. Il a transformé la maison en hôtel dix étoiles ! Ne voulez-vous vraiment pas vous joindre à nous ?

Mon fiancé paraissait écœuré à la seule idée d'avaler une bouchée. Il sortit précipitamment, et je le suivis en protestant :

— Tu ne vas tout de même pas faire une histoire parce que j'ai le malheur de fumer avec...

Je m'arrêtai net ; je venais de voir notre officier.

— Une autre cigarette ? fit-il.

Je la pris, et pris, aussi, le manteau qu'il m'avait apporté.

Il expliqua à Jean-Pierre : « Il ne faut pas que *notre* Lisa prenne froid... », tout en me l'enfilant et en posant, cette fois, les mains sur mes épaules. « Voyez-vous, monsieur Jean-Pierre, nous sommes, elle et moi, de grands frileux, de grands esclaves du tabac et de grands amoureux des livres ! Mais je suis sûr que nous avons bien d'autres points communs... Vous ne me répondez toujours pas ? À votre guise. À tout de suite Lisa », fit-il avec une familiarité qui se faisait de plus en plus insistante. Je vous laisse lui dire au revoir.

Mon fiancé était cramoisi.

— Comment oses-tu ? bafouilla-t-il.

— Fumer-dans-la-rue, chantonnai-je.

— T'afficher ainsi ?

— Moi ? Je m' « affiche » ?

– Avec un Boche ! Tous les passants pouvaient nous voir ! Es-tu devenue folle Lisa ? Que vont penser les gens, s'ils te voient fumer avec un Allemand ? Que tu t'es compromise ! C'est odieux, et vulgaire ! Je t'interdis de recommencer. Maman dit toujours que ce sont les dévergondées qui...

– Mais fiche-moi donc la paix ! Tu m'énerves ! hurlai-je. Et tu n'as rien à m'interdire ! Et cesse d'évoquer ta mère à tout bout de champ ! Maman par-ci, maman par-là, j'en ai assez !

J'aspirai la fumée du fruit défendu avec avidité, espérant y puiser un apaisement bien aléatoire.

Louise apparut alors. Il ne manquait plus qu'elle, pensai-je, pour que le désastre fût complet !

– Coucou, s'exclama-t-elle. Pourquoi criez-vous comme cela ? On vous entend jusqu'au grenier.

– C'est Lisa qui hurle comme une possédée, répondit Jean-Pierre. Moi, je suis très calme.

– Allons, fit ma sœur, qui semblait, bien étrangement, vouloir jouer un rôle de médiateur. Lisa dit qu'elle ne fait rien de mal, mais il est vrai qu'elle pousse un peu trop loin l'art de la diplomatie. Notre petit Allemand chéri, comme elle l'appelle si gentiment, finira par tomber dans le piège qu'elle prétendra ne pas avoir tendu ! Que de complications en perspective, mon cher Jean-Pierre : imaginez un peu les cancans qui se répandront dans le village. Tout le monde sait déjà – grâce à François, « La gazette du Nord » – que ma sœur n'a de cesse de dorloter « son » officier : elle lui prête des livres, elle joue les intendances et lui apporte des bouillottes chaque soir (sur un plateau !), prétexte fallacieux pour s'enfermer avec lui dans sa chambre et faire la causette...

Elle laissa passer un long moment. J'étais trop anéantie pour prononcer un seul mot. Ma sœur acheva :

– Mais les gens ne croiront jamais à cette version des faits. Hou ! fit-elle sans transition.

Ce qu'il fait froid ! Je vous laisse ! Bonsoir, Jean-Pierre. Bonsoir à votre petite maman chérie !

Mon fiancé, sans émettre un son, tourna les talons et s'éloigna. Je me traînai dans le couloir.

– Viens, me dit Louise. Tu vas t'enrhumer.

– Tu es vraiment la plus sale garce que la terre ait portée ! lui jetai-je. Un jour, tu paieras le mal que tu me fais, et...

Elle rit.

– Ma pauvre Lisa, ne sais-tu pas encore qu'en ce bas monde, il n'y a pas de justice ?

*

**

Lettre de l'officier à sa sœur.

C.G.F.F.

Chère Gudrun,

Je t'envoie ce dernier (petit mot) avant mon retour en permission.*

Tu connais la grande nouvelle ?

Je fais, désormais chaque soir, un bon dîner français ! Tu ne me crois pas ? Tu as bien raison. Si tu savais ce qu'ils me forcent à avaler...

Mon premier (menu gastronomique) dans ce pays fut mémorable : c'étaient des prunes séchées, noires, atrocement sucrées, servies chaudes, avec du lapin ! Je te jure que je ne te mens pas ! Comme tous les plats qu'ils me servent sont immangeables, je me rabats sur les desserts. Alors, évidemment, je grossis. Si cela continue, je vais devoir demander un nouvel uniforme.*

Kurt aussi, d'ailleurs, aussi n'ose-t-il pas trop se moquer de moi. Mais lui, il prend (de la brioche) à cause de la cave de Philippe, qui laisse y puiser tous les pensionnaires du château.*

À propos de vin, tu veux savoir pourquoi je t'ai demandé d'en acheter ? Parce que mes hôtes me serinent que seuls les breuvages qui portent le nom de (Bourgogne)* ou de (Beaujolais)* sont de grands crus. Tout ce qui est produit hors de France, (c'est de la piquette)*, me dit monsieur papa, qui n'est pas mort de son premier préjugé.

Alors moi, pour m'amuser à les faire mentir, je vais inonder leur table de bonnes bouteilles bien de chez nous. Bien boches ! Histoire de faire la propagande de nos vigneronns. J'ai bien le droit de me montrer (chaud vin)*, moi aussi.

Je me demande parfois quelle idée ils se font des pays qui les environnent, eux qui n'ont jamais quitté le leur... Pour te donner un aperçu de leur ignorance, je te citerai une question que m'a posée Suzanne. Comme je lui disais que nous habitons du côté de la forêt noire, elle s'exclama :

— Ah, bon, monsieur Dieter, ça, c'est étonnant... Vos forêts ne sont-elles pas vertes, comme les nôtres ?

(Je te jure)* ! Et elle ne plaisantait même pas !

Marie non plus, elle ne plaisante jamais. Elle est de plus en plus morose, depuis que les fêtes approchent. Et elle m'a vraiment stupéfié !

Au début de la semaine, je suis rentré vers seize heures. Je me suis allongé sur mon lit, un livre à la main. C'était une œuvre soporifique à souhait, et je sombrai (dans les bras de Morphée)*. Quand j'ouvris les yeux, Marie se tenait à côté de moi !

Je sursautai, me redressai d'un bond, ce qui sembla l'étonner.

— Excusez-moi, dit-elle, je ne pensais pas que vous dormiez. La porte était restée entrouverte. Vous étiez déjà parti ce matin, quand le facteur est passé. Une lettre est arrivée pour vous.

Elle me la tendit.

Je m'empressai de poser la missive sur la table de nuit. Je ne voulais à aucun prix lui montrer que j'étais confus de m'être abandonné, sans précautions, de m'être trouvé à sa merci : car mon arme était posée sur la commode, à portée de sa main !

Tandis qu'elle s'apprêtait à se retirer, je lui barrai le passage.

— Pourquoi n'avez-vous pas tiré ? demandai-je, léger et taquin, comme quelqu'un qui, de sa vie, n'a jamais eu peur. Vous auriez pu gagner une médaille, une jolie décoration en (plaqué or)*, et devenir une héroïne ; je vous vois déjà acclamée par la foule en délire, portée en triomphe, quand arrivera ce qui sera pour nous le (jour anti-J)* : le débarquement, et...

Je me tus.

Elle était très droite. Très digne. Fièrre. Irréprochable.

Elle ne sourit pas, parce qu'on ne sourit pas à un Allemand, ne rit pas non plus, parce qu'on ne rit pas avec un officier de la Wehrmacht, et que, du reste, les fées qui se sont penchées sur son berceau ne lui ont pas légué la moindre parcelle d'humour. Elle me répondit, un peu méprisante :

— Vous ne comprenez rien. Nous, nous ne sommes pas des criminels.

Et elle sortit, drapée dans une toge de dignité et de souffrance issue tout droit d'une tragédie grecque, et dont j'ignore la cause.

Qu'a-t-elle voulu dire en insistant sur (nous)* ? Qui y inclut-elle ? Et comment une jeune femme aussi sombre a-t-elle pu devenir l'amie de ma pétillante Lisa, qui est, depuis que je lui ai (demandé)* et pas (ordonné)* de me tenir compagnie, toujours gaie, pleine d'entrain et de joie de vivre ?

Marie a-t-elle changé depuis la guerre ? Pourquoi ? Elle devrait prendre l'air de temps en temps. Elle vit cernée entre ses quatre murs. Elle a très mauvaise mine.

En tout cas, j'exclus l'hypothèse d'avoir été parachuté chez des résistants.

Découvrirai-je un jour ce qui se trame dans mon dos ? Rien n'est moins sûr. Il faudra que le hasard s'en mêle, qu'il joue lui aussi son rôle de détective, qu'il me mette sur la voie. Ce hasard s'appellera-t-il François ? Peut-être. Et peut-être pas. Mais cela n'a plus autant d'importance. Je sais l'essentiel. J'ai percé à jour l'âme des Français. Ce sont des gens très bien. Pas DU TOUT décadents. Qui peut avoir été assez stupide pour prétendre une chose pareille ?

Moi ?

Je répétais sans réfléchir les slogans qui avaient martelé notre enfance, et je les renie à tout jamais. Sais-tu ce que disent les gens de ce village ? (Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis.) En ce moment, je me sens très intelligent. Génial, même !*

(Bisous), Gudrun !*

Dieter

Note du traducteur : les mots entre parenthèses surmontés d'un astérisque () sont en français dans le texte.*

CHAPITRE II

Nous jouions, François, Dieter, et moi. En toute confiance. Et c'est alors que survint le drame.

À peine rentré de l'école, mon petit frère s'était installé sur les genoux de notre officier, et lui avait demandé s'il savait jouer à « il ou elle ? ».

— Non, répondit notre Allemand. Qu'est-ce que c'est ?

— Je décris une personne et tu dois deviner qui c'est. Si tu n'as aucune idée, tu as le droit de poser trois questions ; par exemple, « il ou elle ? » pour savoir si c'est un homme ou une femme.

— Hum, hum, fit-il.

François décrivit Louise en commençant par :

— C'est une enquiquineuse, très vilaine et très rousse...

Dieter marqua un point. Et se lança, à son tour, dans une « description ».

— C'est une jeune fille aux longs cheveux noirs, qui est, au contraire de sa sœur, adorable, jolie, et...

— Lisa ! jeta François.

À ce moment, Suzanne appela mon petit frère, dont le goûter était prêt ; il courut à la cuisine. Notre Allemand continua sur sa lancée :

— Et qui a le sens de l'humour, et qui est très intelligente, et qui n'épousera pas son fiancé.

— Que voulez-vous dire ? bredouillai-je.

– Elle vaut dix mille fois mieux que lui. Qui plus est, elle aime un autre homme, mais cela, elle ne le sait pas encore.

– Qu'est-ce que vous me...

– Vous avez très bien compris.

– Mais...

– Je veux seulement vous prévenir, vous empêcher de faire, comment dites-vous ? Une gaffe. Vous et Jean-Pierre (car c'est bien de vous qu'il s'agit)...

– Ah bon ? m'enquis-je avec une innocence moqueuse.

– ... vous disputez (déjà !), au vu et au su de tous ! La scène de ménage, avant le mariage... Vous entretenez la flamme de la discorde conjugale, avant même d'être passés devant Monsieur le Maire. C'est un peu tôt, jeune fille. J'en déduis que vous n'êtes pas faits pour vous entendre.

– Cela s'arrangera, quand nous nous connaîtrons mieux.

– Non. Cela ne s'arrangera pas.

– Mais si !

– Je vous dis que non. Il ne faut jamais croire que les choses vont « s'arranger » parce que le temps passe. Le temps est l'ennemi du couple. Les divergences de vue du début d'une histoire, jugées sans importance, minimisées à outrance, se font de plus en plus profondes, pour prendre, au fil des années, l'allure d'un précipice infranchissable. Les défauts ne font que s'aggraver, alors...

Il rit.

– Imaginez un peu ce que sera Jean-Pierre, dans vingt ans ! Et sa mère, devenue la sorcière de Blanche-Neige, qui régentera votre foyer dans les moindres détails...

Il soupira.

– Je vous plains, dit-il.

– Ce n'est pas parce que nous avons eu un ou deux petits accrochages...

– « Petits » ? répéta-t-il. Alors que vous criiez tellement que les murs tremblaient ? Je pourrais aussi vous répondre qu'il n'y a pas de

« petite » dispute. Quand la discorde est là, le ver est dans la pomme. Il n'y a qu'un seul remède.

Comme au théâtre, il attendit quelques secondes, guettant l'effet de sa chute.

— La rupture, dit-il.

François, en revenant de la cuisine, me demanda pourquoi j'avais l'air « bizarre ».

Suzanne, toute joyeuse, le suivait avec un grand plat de beignets aux pommes qu'elle entreprit de servir au salon.

— Une tasse de thé, monsieur Dieter ?

— Je veux bien. Vous êtes gentille, de ne jamais m'oublier. Mais ne vous dérangez pas, dit-il à notre bonne, en se levant. Nous mangerons à la cuisine. Venez, jeune fille. Que voulez-vous boire ?

Je dus me forcer pour avaler un ou deux beignets. Dieter et Suzanne engloutirent le reste du plat en quelques minutes; puis notre bonne tourna le bouton de la radio et, avec notre officier, parla des dernières chansons à la mode.

— J'adore Édith Piaf, dit-elle, en écoutant « Mon homme » et en se balançant en mesure.

*« Sur cette terre, ma seule joie, mon seul bonheur
C'est mon homme...
J'ai donné tout c'que j'ai, mon amour et tout mon cœur
À mon homme...
Et même la nuit
Quand je rêve, c'est de lui...
De mon homme.
Ce n'est pas qu'il est beau, qu'il est riche ni costaud
Mais je l'aime, c'est idiot
I'm'fout des coups
I'm'prend mes sous
Je suis à bout
Mais malgré tout*

*Que voulez-vous
Je l'ai tellement dans la peau
Qu'j'en deviens marteau... »*

Il me sembla que Dieter faisait un effort surhumain pour ne pas éclater de rire.

*« Dès qu'il s'approche, c'est fini
Je suis à lui
Quand ses yeux sur moi se posent
Ça me rend toute chose...
Je l'ai tellement dans la peau
Qu'au moindre mot
I'm'frais faire n'importe quoi
J'tuerais ma foi... »*

Notre officier fit mine d'avoir peur, tandis que Suzanne, transportée sur le nuage rose de l' « amour-en-musique », fermait les yeux, tout en battant la mesure. Quand la chanson prit fin, elle émit un petit gémissement admiratif et langoureux.

— Ah, fit-elle. Elle a une voix extraordinaire ! Pleine, profonde, vibrante, qui vient du fond d'elle-même. Celle d'une vraie femme. D'une vraie amoureuse, qui a souffert pour son homme.

Notre Allemand me regarda, paniqué.

— Quels sont vos chanteurs préférés ? lui demanda-t-elle.

— Je connais mal les chanteurs français. Mais, au cinéma, j'aime beaucoup Arletty. Et Danielle Darieux. Et vous, jeune fille ?

— Maurice Chevallier, répondis-je. Après l'exode, il nous a rendu le goût de vivre.

Suzanne, sans attendre, entonna :

*« Paris sera toujours Paris.
Par précaution on a beau mettre
Des croisillons à nos fenêtres*

*Passer au bleu nos devantures
Et jusqu'aux pneus de nos voitures
Désentoiler tous nos musées
Chambouler les champs Élysées
Emmailloter de terre battue
Toutes les beautés de nos statues
Voiler le soir les réverbères
Plonger dans le noir la ville-lumière...
Paris sera toujours Paris, la plus belle ville du monde
Malgré l'obscurité profonde
Son éclat ne peut être assombri
Paris sera toujours Paris, plus on réduit son éclairage
Plus on voit briller son courage
Sa bonne humeur et son esprit
Paris sera toujours Paris*

*Pour qu'à ce bruit
Chacun s'entraîne
On peut la nuit
Jouer de la sirène
Nous contraindre à faire le zouave
En pyjama dans notre cave...
Paris sera toujours Paris ! »*

Elle s'interrompit avant la fin. Heureusement : elle chantait archi-faux !

— C'est un peu chauvin, dit-elle en matière d'excuse, se rendant compte, sans doute, qu'elle avait mal choisi en interprétant cette œuvre... à un Allemand ! C'est le propre des Français.

— Mais non, répondit notre officier qui me fit un clin d'œil malicieux, c'est une maladie universelle.

François, déjà, nous demandait si nous avions fini, quand nous pourrions rejouer.

– Pendant que nous buvons, va te cacher, mon chat.

Il s'élança vers l'escalier, tandis que Suzanne faisait des beignets pour Louise et Marie; soucieuse de sa ligne, ma mère ne goûtait jamais.

Au fil des parties, nous dénichâmes mon petit frère dans le grenier, la cave, puis dans le garde-manger.

– Coucou ! fit-il. C'est la meilleure cachette que j'aie trouvée : on peut y rester des jours et des jours. Avec toutes les provisions, on ne risque pas de mourir de faim.

Dieter souriait. Gentil. Inoffensif. Je n'eus pas le temps de réagir. L'enfant dit trop vite :

– La prochaine fois, on jouera tous ensemble, avec Marie. Elle aussi, elle aime bien jouer à cache-cache.

Il se tourna vers l'Allemand :

– Un jour, elle a vite couru dans la chambre d'amis et papa et Lisa ont tiré une armoire devant la p...

– François !

J'avais hurlé son nom.

– Quoi ? fit-il. *C'est aussi un secret ?*

Je tombai sur une chaise. Intérieurement évanouie.

L'officier, après m'avoir dévisagée un demi-siècle durant, s'accroupit, et dit d'une voix trop douce à mon petit frère :

– Viens, mon cœur... Raconte-moi donc cette belle histoire...

Et François la déballa, de A à Z, avec tous les détails que lui demandait l'officier, lui donnant toutes les précisions qu'il voulait : il expliqua comment Marie s'était tapie dans sa tanière, et qu'elle avait eu « tellement très peur » qu'elle n'avait rien mangé jusqu'au lendemain.

J'étais pliée en deux sur ma chaise. Nouée d'horreur.

– Hum, hum, fit notre Allemand, mais dis-moi, mon chat... *Pourquoi Marie se cachait-elle ?*

– Ça, je sais plus très bien, dit l'enfant.

– Ce n'est pas grave. Lisa m'expliquera tout cela ce soir.

— Tiens, voilà Philippe ! dit mon petit frère. Et il s'élança à la rencontre de mon parrain, et des sucres d'orge qui devaient le récompenser de son silence !

Déjà, je me raidissais sur une volonté à côté de laquelle le fer n'était qu'une pauvre matière molle et sans consistance : il me fallait trouver, avant le soir, une explication plausible à cette partie de cache-cache. Notre Allemand débusquerait-il mes mensonges ?

« Je vais lui dire ceci », pensai-je. « Non, plutôt cela... »

Et, sans attendre, j'élaborai un scénario.

« Ce soir, mon histoire sera au point. Il faut que je garde, d'ici là, un comportement normal. Pas de tremblements, de panique, de messes-basses qui ne tomberaient pas dans l'oreille d'un sourd. Je dois rester moi-même, sinon il me pressentira coupable. »

Je lui souris. Je m'élançai, moi aussi, à la rencontre de Philippe, tandis que Dieter s'installait au salon et faisait mine de lire. Au cours du dîner, je picorai quelques bouchées et bus un peu trop... À la nuit tombée, en gravissant les marches qui menaient vers la chambre de notre Allemand, j'eus l'impression de monter à l'échafaud.

*

**

Notre officier déposa une cigarette au bord de mes lèvres. J'eus toutes les peines du monde à l'enflammer à l'allumette qu'il avait craquée, tant je tremblais.

— Si nous jouions un peu, tous les deux ? dit-il. Devinez de qui je parle : c'est une jeune fille qui dessine des portraits au crayon noir, qui tremble dès que j'apparais, qui ne sort jamais, qui ne se retourne pas quand on l'appelle, et qui s'est cachée dans la chambre du bout du couloir le jour où elle craignait mon arrivée. Devinez ?

Où trouvai-je la force de rire ?

– Qu’allez-vous chercher ? demandai-je. Que Marie se cache ? Elle est distraite, c’est vrai. Et casanière. Et elle s’est camouflée dans la chambre d’amis parce que...

– Parce que ?

– Eh bien, elle a été fiancée, autrefois. Et l’homme qu’elle a aimé la poursuit de ses ardeurs...

– Vous vous payez ma figure.

– Pas du tout ! Il lui écrit, lui téléphone, lui envoie des fleurs, des cadeaux, mais elle, elle ne veut plus le voir ! Quand vos, heu, « collègues » sont arrivés, elle a cru que c’était de nouveau cet amoureux transi qui allait se lancer dans une déclaration passionnée, devant tout le monde, et...

– Vous mériteriez que je vous...

– Mais écoutez-moi deux minutes, à la fin ! Et elle a donc souhaité se soustraire à sa vue. Voilà. C’est tout.

– Non. Ce n’est pas tout.

– Mais si !

– Ce que vous dites est absurde : il suffisait de dire à l’amoureux en question que Marie n’était pas là. Il n’était pas nécessaire de procéder, pour autant, à un déménagement !

Je ris encore ! Je pensai, l’espace d’une seconde, aux louanges dont Dominique m’avait gratifiée. À cet instant précis, je la méritais, ma légion d’honneur !

– On voit bien que vous ne connaissez pas les Français ! Quand une femme s’est glissée dans leur cœur, ils sont prêts à tout pour la garder, ou – le cas échéant – la reconquérir. Si nous l’avions repoussé, il aurait défoncé la porte, aurait fouillé la maison et trouvé mon amie. Il se serait jeté à ses pieds, et l’aurait mise en demeure de le suivre. Il l’aurait enlevée, comme un prince de conte de fées emmène une bergère sur son cheval blanc. C’est pourquoi il fallait qu’elle soit invisible. Voyez-vous, les Français sont des gens qui ont un tempérament très vif, plein de fougue. Ils sont tout d’une pièce. Ils s’enflamment...

Je soupirai, comme si j'éprouvais un profond regret.

— Vous ne pouvez pas comprendre. Les autres peuples sont tièdes, à côté des gens d'ici.

Notre officier sembla se détendre.

— J'ai déjà entendu pas mal d'étrangetés sur « l'amour en France », mais ça, c'est énorme.

— N'est-ce pas ?

— Mais je crois que vous vous faites des idées fausses à propos des autres peuples...

— Vous aussi...

Il se crispa. Les sourcils froncés, il ajouta d'un ton presque dur :

— Vous ne détenez pas le monopole de la « passion ». Et les étrangers ne sont pas tièdes, croyez-moi, dit-il en retrouvant un sourire plein de sous-entendus. Vous n'êtes pas des êtres supérieurs.

— Vous non plus ! jetai-je malgré moi.

— Je n'ai jamais prétendu être supérieur à qui que ce soit, moi !

— Moi non plus. Je plaisantais.

— Vraiment ?

— Bien sûr.

— Seulement, à propos de votre amie, il y a quelque chose que je ne saisis pas.

Pourquoi m'avez-vous fait croire qu'elle habitait en Bretagne ? Et que sa maison avait été bombardée ?

— J'ai dit cela, moi ?

— Hum, hum...

— Eh bien, j'ai voulu brouiller les pistes. Puis-je avoir une autre cigarette ?

Il me la donna sans répondre.

— Après la guerre, j'achèterai mes cigarettes en Allemagne. Elles sont extraordinaires : à la fois très parfumées, et un peu piquantes. Votre tabac est de loin le plus...

— Je vous ai posé une question.

– Ah, oui... Mais c'est évident, voyons ! À cause de François ! Il ne fallait pas qu'il sache qu'en réalité, Marie habitait tout près d'ici : elle avait loué une chambre chez une vieille dame ; la pauvre aurait été bien incapable d'arrêter son ancien fiancé, s'il était apparu à l'horizon ! Mon amie, en restant chez elle, se serait trouvée en grand danger.

Dieter leva un sourcil sceptique.

Je baissai la voix, et demandai très bas :

– Monsieur Haffner, savez-vous ce qu'est un crime passionnel ?

– Non. Expliquez-moi cela.

– Le désespoir de celui qui se retrouve abandonné se change en un volcan qui, en entrant en éruption, balaie tout sur son passage et préfère voir l'être aimé mort (je détachai le mot) plutôt que de le voir lui échapper.

– C'est de la folie furieuse, dit-il.

– Tout à fait. C'est pourquoi il ne fallait pas prendre le risque que François parle de Marie, à l'école ou ailleurs. Le monde est petit, et notre village, plus encore. Imaginez qu'il rencontre sa logeuse et lui dise qu'elle est chez nous... et c'est la porte ouverte au drame ! Nous avons d'ailleurs fait croire à la vieille dame que Marie était partie à Paris. Et nous continuons à verser le loyer, en disant qu'elle reviendra un jour.

– Pour brouiller les pistes, dit-il.

– Exactement ! triomphai-je.

– Vous êtes très dévouée. Vous aimez beaucoup Marie...

– Beaucoup.

– Quel était son métier ?

– Son métier ?

– Oui. Son métier.

Je ne pouvais pas lui dire la vérité : Jean-Pierre, chaque fois qu'il me raccompagnait à la maison, avait obéi à mes directives et feint de ne pas connaître la jeune femme. Si j'avouais à Dieter qu'elle était

institutrice, il demanderait aussitôt pourquoi deux collègues s'ignoraient !

Notre Allemand, surpris par mon silence, demanda :

– Que faisait-elle ?

– Heu... Elle dessinait ! C'est une portraitiste très en vogue, qui a atteint les sommets de son art. Après la guerre, elle exposera ses œuvres. Elle deviendra célèbre, vous verrez. J'ai d'ailleurs posé pour elle : mon visage est à la place d'honneur, au-dessus de son lit.

– Je comprends, fit-il.

Je me gardai bien de lui demander ce qu'il comprenait. Moi, je n'en avais pas la moindre idée... Il reprit :

– Je comprends qu'elle ait aussi peur de sortir : elle craint de rencontrer ce « criminel – passionnel » au coin de la rue.

– Tout juste !

– Et, aussi, pourquoi elle va à Paris : c'est pour honorer ses commandes.

– Oui ! fis-je, pensant que c'était trop beau pour être vrai.

– Les gens préfèrent servir de modèle le dimanche, quand ils ne travaillent pas...

– C'est cela ! m'empressai-je de répondre. Vous êtes très perspicace.

– Merci. J'aimerais un dernier éclaircissement. Pourquoi Marie a-t-elle peur... de moi ?

– De vous ?

– Oui. De moi. Et pourquoi est-elle toujours d'humeur aussi maussade ? Car enfin, il est peu probable que ce Don Juan aux bas instincts la retrouve, des années après leur séparation... J'attends, dit-il.

– Vous attendez...

– Oui.

– Elle fait une généralisation, dis-je. Mon père vous expliquerait qu'il faut être psychiatre pour en comprendre tous les mécanismes mais disons, brièvement, qu'elle vous assimile à son fiancé, qu'elle

vous croit capable de lui faire ce que lui, il lui a fait, parce que vous êtes un homme, vous aussi !

– Elle nous met, tous les deux, dans le même sac, comme vous dites.

– Bravo ! Vous avez deviné, une fois encore, et je vous en félic...

– Merci. Et elle est morose, et elle a peur, parce qu'elle... Je vous laisse achever, dit-il.

– Elle n'est pas du tout triste quand nous sommes ensemble, vous savez.

– C'est seulement quand je suis là...

– Ce n'est pas ce que je voulais dire. Elle a des moments de profond cafard, puis de joie intense. Elle est un peu cyclothymique.

– N'essayez pas de m'impressionner, dit-il en riant.

– C'est-à-dire que se succèdent un absolu découragement, et une euphorie inexplicable. Et, alors, elle rit, s'amuse, plaisante, invente des blagues...

– Elle ?

– Oui. Elle.

– Par exemple ?

Je commis alors une erreur stratégique. Je racontai à Dieter l'une des farces qui circulaient dans les tracts que collectionnait mon père.

– Trois morts arrivent au paradis : le général de Gaulle, Churchill et Staline. Saint Pierre leur ouvre la porte. Il les regarde sévèrement.

C'est ce que faisait, aussi, notre officier.

Je poursuivis :

– Pour circuler au jardin d'Éden, vous aurez un moyen de transport qui reflétera votre honnêteté passée. Plus vous aurez menti, triché, volé, et moins votre équipage sera confortable. Le général de Gaulle, fier comme Artaban, se voit confier une Rolls. Churchill en espère une, lui aussi, mais comme il a trop tardé à aider les Français, Saint Pierre lui en tient rigueur et lui dit : « Tu auras seulement une Renault ! » Et tous deux s'en vont, au volant de leurs voitures respectives. Ils croisent Staline, qui est à cheval. Ils s'arrêtent. Ils le

saluent et le plaignent. Mais Staline est heureux sur son pur-sang. C'est une monture qui lui convient à merveille. Et il rit d'aise, en confiant aux autres qu'il vient de croiser votre Führer... en trottinette ! C'est très drôle, dis-je.

Mais Dieter ne semblait pas du tout s'amuser.

— J'espère que vous ne racontez pas ce genre d'histoires puérides à vos petits élèves.

— Pourquoi pas ?

— Pourquoi pas ? cria-t-il, en insinuant que j'étais la reine des idiots. Mais parce que vous mettriez toute votre famille en danger ! Voilà pourquoi ! Je vous l'ai déjà expliqué ! On ne se moque pas du chancelier ! Et on ne raconte pas ses affaires intimes à un petit garçon de six ans ! Vos rendez-vous clandestins ne le regardent pas !

J'étais mortifiée. Anéantie. Comment osait-il me parler de cette façon ? Et comment allais-je me dépêtrer de ce guêpier ? Car enfin, si je jouais la carte de la candeur, disais qu'entre Jean-Pierre et moi, il ne s'était rien passé, que Louise m'avait calomniée, Dieter enchaînerait aussitôt :

— Mais alors, quel est l'autre secret ?

J'étais prisonnière d'un labyrinthe dont les chemins tortueux s'enchevêtraient comme les fils d'un écheveau de laine. Je ne discernais aucune issue. Je me débattais, comme une mouche engluée dans une toile d'araignée, avec rage et désespoir.

Notre officier continuait sur sa lancée :

— Vous ne comprenez rien ! Vous ne percevez pas le moins du monde quand il faut parler et quand il faut se taire ! À votre âge, c'est dramatique !

Railleuse, je pris un air goguenard :

— Tout le monde n'a pas, comme vous, des qualités d'agent secret...

— Que voulez-vous dire ?

— Que vous nous avez joué une belle comédie, en laissant supposer que vous ne connaissiez pas le français ! Vous nous avez tendu

un piège : vous vouliez que nous parlions devant vous en toute confiance. Vous avez essayé de violer notre intimité. Vous êtes le plus grand faux-jeton de la création ! Moi, je parle peut-être trop, mais je suis...

Je faillis ajouter « droite dans mes bottes ». Je me retins à temps.

— Je suis correcte, dis-je.

Le mot était très mal choisi. Je m'en rendis compte trop tard.

Dieter avait pâli. Il était furieux.

— Comment osez-vous ? Vous méritez une paire de gifles !

— Allez-y, répondis-je en faisant un pas en arrière.

— Quand je pense que je vous ai dit « Bonjour » tous les matins, et « Bonsoir » chaque fois que je rentrais, et que vous ne me répondiez jamais ! Et vous me reprochez, à présent, de ne pas avoir engagé la conversation ? Vous auriez voulu pouvoir me toiser sans mot dire, et me jeter au visage ce mépris qui vous amusait tellement ? M'humilier, et en ressentir la victoire que vous n'aviez pas pu obtenir face à notre armée ?

Il avança vers moi. Pas à pas, je reculai, jusqu'à ce que mon dos rencontre le mur.

— J'ai parlé français ! cria-t-il. « Bonjour », ce n'est pas du chinois, que je sache ! Si vous n'aviez pas été aussi mal élevée que tous les prétentieux d'ici, vous auriez eu le tact de me répondre. Et nous nous serions parlé beaucoup plus tôt !

— Vous aussi, vous êtes un mal élevé, et vous manquez de tact : vous êtes parti en permission sans même nous dire au revoir ! Nous ne connaissions ni votre nom ni votre adresse. Si vous n'étiez pas revenu, nous nous serions demandé jusqu'à la fin de nos jours ce que vous étiez devenu !

— Qu'est-ce que cela pouvait vous faire ? jeta-t-il durement, les mâchoires contractées, les prunelles un peu trop brillantes.

Alors, je m'excusai.

— Je n'ai pas voulu vous blesser. Mais je n'ai pas le droit de vous parler.

— Dans ce cas, pourquoi le faites-vous ?

— Je ne sais pas.

— Moi non plus, je n'ai pas le droit de vous parler. Et moi non plus, je ne sais pas pourquoi je le fais. Et cela m'ennuie de ne pas le savoir...

— Je crois, dis-je, qu'il y a eu un petit malentendu.

— Ce n'est pas un malentendu ! cria-t-il, rallumant la flamme de sa colère. Ça n'a rien à voir ! Mais ne m'accusez pas de vous avoir espionnés, sinon, je me fâche !

— Et vous vous fâchez souvent ?

Il sourit.

— Quelquefois... Quand les Français énoncent des raisonnements alambiqués pour démontrer n'importe quoi.

— Savez-vous que vous êtes susceptible ?

— Ah ? Qu'est-ce que c'est encore que cette maladie locale ?

— Ce n'est ni une maladie, ni local. Cela signifie que vous êtes facilement vexé. Car au fond, que nous vous répondions ou pas... Quelle importance ? Vous auriez dû vous en moquer. Éperdument.

— Mais... je m'en moquais éperdument, voyons, fit-il avec un sourire inquietant. Je me fiche comme d'une guigne de l'opinion des Français.

— Et moi, je me fiche comme d'une guigne des « au revoir » des Allemands.

— Un point partout, dit-il.

Je baillai.

— Je vais aller dormir. Je crois que nous nous sommes tout dit.

— Hum, hum...

J'allais refermer la porte de sa chambre, quand il me rappela :

— Attendez...

— Oui ?

— Le fiancé-Dracula de Marie... Comment s'appelait-il ?

— Comment ? Vous voulez connaître son nom ?

— Oui.

— Ah... Il s'appelait, heu, Charles. C'est joli, n'est-ce pas ?

— Très. C'est doux, facile à prononcer ; mignon comme tout. Merci, jeune fille. À demain.

— À demain, monsieur.

— Dormez bien. Mais il faudra qu'un jour, nous ayons une conversation sérieuse, tous les deux, fit-il.

C'est avec un soulagement inespéré que je refermai (enfin) la porte pour de bon. J'avais découvert la face cachée de Dieter : il était fier, sensible, et intuitif. Et aussi, malheureusement, un peu autoritaire... Et quand je dis « un peu », c'est très indulgent de ma part.

Quand découvrirait-il que je lui mentais ? Et comment recevrait-il cet outrage ? Comment se fâcherait-il ? Un peu ? Beaucoup ? À la folie ?

Marie, qui me guettait, me tomba dans les bras, m'entraîna dans sa chambre, où mes parents, terrorisés, m'attendaient.

— François m'a tout raconté, dit-elle. Le pauvre gosse se demande ce qu'il a bien pu dire pour engendrer un cataclysme.

— Je le lui expliquerai demain. Je suppose qu'il dort...

— Oui.

— Que lui as-tu dit ? demanda mon amie.

Je le lui racontai.

— Et ton ancien fiancé est censé s'appeler Charles. J'ai dû improviser.

— Je prends note, dit-elle.

Heureux, soulagé, mon père m'embrassa.

— Tu en as du sang-froid, toi, pour une littéraire ! dit-il.

— À présent, Lisa, il n'y a plus de doute, dit ma mère. Il est amoureux de toi.

— Je ne crois pas, répondis-je. Si tu avais vu les yeux qu'il me lançait ! J'en tremble encore !

— Il t'a fait une scène de jalousie. C'est évident, répondit-elle.

— De quel droit ? jeta Marie. Ce type est vraiment le dernier des salopards ! Lui, amoureux ? Laissez-moi rire !

— Mais alors, nous sommes sauvés ! m'exclamai-je. Il ne touchera pas à Marie, ni, s'il apprend son existence, à Sarah !

— Ne te réjouis pas trop vite, répondit mon amie. Les Boches, ce sont des fauves. On croit les dompter, puis, un jour, ils vous mordent. Te crier dessus comme il l'a fait, c'est une honte, dit-elle. Elle se tourna vers ma mère :

— Et vous prétendez qu'il aime Lisa...

— C'est visible.

— Ne confondons pas tout, dit-elle doucement. Il a *envie* de Lisa : gardons le sens des nuances ! Il est tout seul, dans sa petite chambre, avec, pour seul exutoire, quelques livres et une bouillotte, et ce, depuis plus d'un an. C'est long, pour un homme dans la force de l'âge. Il a besoin de compagnie. Mais, s'il t'aimait, me dit-elle, il ne t'aurait pas parlé de cette façon.

— Qu'en savez-vous ? demanda ma mère d'une voix timide, qui insinuait qu'en matière d'amour, mon amie était novice.

— Je regrette de devoir vous contredire, mais je ne suis pas de votre avis. Aimer, c'est respecter. Et ceux que l'on respecte, on ne les engueule pas devant toute leur famille ! Car enfin, il devait bien se douter que nous entendions ce qu'il disait !

— Sans doute n'y a-t-il pas songé, dit ma mère. La colère l'avait saisi, il s'est emporté sans réfléchir. Marie, je ne veux pas jouer à l'avocat du diable, mais ce garçon n'est pas un monstre. Et il aime Lisa. Cela crève les yeux !

— Il a menacé de la gifler ! dit Marie.

— Et alors ? fit ma mère, qui semblait minimiser l'importance de ces paroles, qui contrairement aux écrits, s'envolent, il ne l'a pas fait...

— Je l'espère bien ! dit mon père. Sinon...

— Sinon, quoi ? reprit doucement Marie. Sinon... rien du tout ! Vous ne pourrez pas riposter ni lui demander de comptes. Nous sommes tous pieds et poings liés devant lui. Et il le sait. Et il en profite !

— Tous les hommes se fâchent de temps en temps, dit ma mère, en jetant un coup d'œil à mon père qui baissa la tête, mais ne put se retenir de répondre :

— Ils ont parfois leurs raisons.

Je fis mine d'ignorer cette escarmouche et avouai ma fatigue. Les

émotions réprimées m'accablaient à tel point que j'attrapais le vertige.

Nous nous embrassâmes tous les quatre. Mon père semblait me regarder comme un vieux copain de régiment, qui, au cours d'une vraie bataille, l'aurait tiré d'un mauvais pas, et sauvé du « feu de l'ennemi ». J'étais devenue une héroïne.

Ma mère semblait troublée par cet amour que me portait – selon elle – notre officier. Marie, elle, en était embarrassée. Croyait-elle que je céderais à un chantage pour la sauver ?

— Lisa... fit-elle d'une voix morte.

— Oui ?

— Merci, dit-elle simplement.

Quant à Louise... Elle rit dès que j'ouvris la porte de notre chambre.

— C'était mieux qu'au théâtre ! dit-elle. Vous auriez dû frapper les trois coups pour nous prévenir que la représentation commençait !

— Tais-toi, espèce de peste !

— Comme c'est triste, la fin d'une belle amitié qui se jouait des frontières !

Et elle nous parodia (une heure durant !) avant de consentir à éteindre la lumière.

Le lendemain, toute la famille battit froid à notre Allemand, qui fut pourtant convié à dîner avec nous, comme d'habitude. Il semblait réaliser (à retardement !) que les miens n'étaient pas sourds ! Il parla peu. François, lui aussi, était très mal à l'aise. Avant de se retirer dans sa chambre, Dieter me glissa un « À tout l'heure ! » presque suppliant, ce qui fit naître un sourire de triomphe sur les lèvres de ma mère ; persuadée qu'elle était d'avoir raison, elle fit un signe à Marie, qui voulait obtenir la reconnaissance de ses talents de psychologue. Elle ferma la porte. Louise semblait absente.

Mon amie dit alors :

— Je crois que nous avons gagné la partie.

Puis elle se tourna vers moi :

— Il faut simplement que tu le tiennes à distance jusqu'à l'armistice. Promets-lui tout ce qu'il voudra, mais en prétendant

qu'il vaut mieux attendre la fin de la guerre, que tu ne veux pas avoir un bébé, dans cette tourmente. Et puis, il te suffira de renier tes serments.

— Je ne peux tout de même pas lui faire cela...

— Bien sûr que si ! Crois-tu que les Boches, eux, s'embarrassent de scrupules ? Après ce qu'ils nous ont fait, tous les coups sont permis !

— Mais ce que tu proposes, c'est un coup bas...

— Et alors ? demanda-t-elle. Eux non plus ne respectent pas les conventions de Genève !

— Mais moi, si, dis-je doucement à mon amie.